



## Littérature nègre

Jacques Chevrier  
A. Colin, « U Prisme »  
Paris 1974

C'est un bilan mais un bilan qui, résolument tourné vers l'avenir, tranche sur nombre d'études trop souvent réduites à un panorama historique.

Or, la question est bien de savoir à quel destin peut être promise une littérature qui se heurte, pour ainsi dire, à deux obstacles : l'un, qui lui est propre, de ne pas être une littérature authentiquement nationale dans la mesure où elle emprunte la langue de l'ex-colonisateur; l'autre, qu'elle partage avec toutes les littératures, de se trouver, à peine épanouie, confrontée à l'extraordinaire expansion des moyens audiovisuels, radio et télévision, qui connaissent un développement d'autant plus fulgurant en Afrique que l'analphabétisme y est encore très important.

Jacques Chevrier n'a certes pas la prétention d'apporter une réponse définitive à ces points d'interrogation. Mais il consacre deux chapitres à rassembler les données du problème, d'abord en définissant le rôle de la tradition orale et du griot, puis en fournissant des indications détaillées sur l'édition et la diffusion du livre en Afrique, la fréquentation

des bibliothèques, etc. Cela n'avait guère été fait jusqu'ici avec autant de précision. Il manque peut-être à cette partie du livre une enquête sur l'essor de la radio et de la télévision qui permettrait une comparaison entre les fonctions des mass-média et celles du griot. Car, en Afrique francophone, où le livre reste en français, les émissions en langue vernaculaire peuvent jouer un rôle décisif dans le maintien de la tradition orale. Une telle étude sur l'emploi des techniques les plus modernes au service de l'expression culturelle la plus ancienne reste à faire. Jacques Chevrier paraît d'autant mieux placé pour s'engager dans cette voie qu'il a relevé, dans le même esprit, le parallélisme des évolutions de la littérature occidentale et de la littérature africaine. Reprenant l'analyse de Jean-Paul Sartre dans « Qu'est-ce que la littérature ? », il note que si le clerc médiéval et l'auteur du 17<sup>e</sup> siècle avaient pour fonction de transmettre l'idéologie constituée, en revanche, à partir du 18<sup>e</sup>, l'écrivain se met en devoir de contester la société qui l'entoure. Il se charge ainsi d'une mission qui fera de lui un marginal, un révolté, voire un paria. Le griot, en revanche, est étroitement intégré à la tribu : il est le dépositaire de son histoire et de ses valeurs culturelles.

Or, très rapidement l'intelligensia africaine s'est orientée vers la protestation, contre l'esclavage et la colonisation d'abord, puis, après l'émancipation des années 1960, contre la nouvelle classe politique ou militaire au pouvoir, dans la mesure où elle en venait à décevoir son attente. Ainsi, souligne Chevrier, le grand écrivain nigérian, Chinua Achébé recommande-t-il « d'écrire des œuvres engagées dans la réalité de l'Afrique actuelle, c'est-à-dire des œuvres qui soient à la fois une dénonciation de la corruption, du despotisme et de l'incompétence qui caractérisent encore bien des régimes issus des indépendances ».

Avant d'aboutir à cette mise en situation des perspectives qui s'ouvrent à la littérature nègre, Jacques Chevrier en a décrit à grands traits l'itinéraire.

D'autres l'ont fait excellemment avant lui, en particulier Janheinz Jahn dans son « Muntu » (auquel il n'accorde peut-être pas toute l'importance voulue), et Lilyan Kesteloot dans ses « Ecrivains noirs de langue française ». Sur un terrain déjà minutieusement défriché, il était difficile d'apporter quelque chose de fondamentalement nouveau. Aussi bien, sur la naissance de la « négritude », l'inspiration qu'elle a puisée auprès des écrivains noirs américains — un Langston Hughes, un Countee Cullen — ses premières manifestations d'avant-guerre dans les revues éphémères telles que *Légitime Défense*, etc. Littérature nègre ne fait que rappeler, avec concision, des épisodes bien connus de la carrière de Césaire, Damas et Senghor.

L'essai de classification des genres du roman africain retient davantage l'attention. Chevrier distingue les romans de contestation (Le vieux nègre et la médaille, d'Oyono), les romans historiques (Soundjata, de Niane), les romans de formation (Climbié, de Dadié), les romans de l'angoisse (Le regard du roi, de Camara Laye), enfin ceux du désenchantement (Les soleils des indépendances, de Kourouma).

Cette tentative de mise en ordre — dont l'auteur souligne lui-même les évidentes limites — a l'avantage de mettre en relief l'intensité du dilemme qu'ont affronté les écrivains noirs, d'Afrique francophone en particulier : apprendre l'Europe tout en restant fidèle à l'Afrique...

Il n'est donc pas question de choisir entre la formation européenne et la culture africaine, mais de les assumer de front. Faut-il pour autant aller jusqu'au métissage des cultures que prône Senghor et que condamnent les adversaires de la négritude, dont Sékou Touré? Le débat reste ouvert, ne serait-ce qu'à propos de la langue dans laquelle doit s'exprimer l'écrivain africain. C'est le mérite de Jacques Chevrier d'en avoir clairement exposé les termes et l'enjeu.

Extrait de Jeune Afrique n° 715  
Septembre 1974